

Title	Histoires françaises de Nagaï Kafû <<Un dîner>>
Sub Title	永井荷風「晚餐」(『ふらんす物語』)(フランス語訳)
Author	山本, 武男(Yamamoto, Takeo)
Publisher	慶應義塾大学日吉紀要刊行委員会
Publication year	2018
Jtitle	慶應義塾大学日吉紀要. フランス語フランス文学 (Revue de Hiyoshi. Langue et littérature françaises). No.67 (2018. 10) ,p.77- 91
JaLC DOI	
Abstract	
Notes	Traduction
Genre	Departmental Bulletin Paper
URL	https://koara.lib.keio.ac.jp/xoonips/modules/xoonips/detail.php?koara_id=AN10030184-20181031-0077

慶應義塾大学学術情報リポジトリ(KOARA)に掲載されているコンテンツの著作権は、それぞれの著作者、学会または出版社/発行者に帰属し、その権利は著作権法によって保護されています。引用にあたっては、著作権法を遵守してご利用ください。

The copyrights of content available on the KeiO Associated Repository of Academic resources (KOARA) belong to the respective authors, academic societies, or publishers/issuers, and these rights are protected by the Japanese Copyright Act. When quoting the content, please follow the Japanese copyright act.

Traduction¹⁾

Histoires françaises de Nagai Kafû « Un dîner »

YAMAMOTO Takeo

Dans les *Histoires françaises*, l'auteur Kafû décrit parfois la communauté japonaise en France : le protagoniste des nouvelles n'éprouve, en général, pas de sympathie pour les ressortissants japonais : « Débauche » traite de Japonais à Paris, soit trop fiers d'être venus en Occident, soit patriotards qui critiquent les mœurs de la société européenne. Dans « Un dîner », le héros, invité à un dîner chez le président d'une banque japonaise à Lyon, où il revoit son ancien ami, avec qui il passa ses années d'études. Le héros serait distant envers le travail, comme celui de « La dernière nuit de l'année », pseudo-aristocrate ; on ne sait pas comment le héros gagne sa vie, mais il éprouve une légère antipathie à l'égard de son ancien ami, devenu complètement un membre de la société : celui-ci use de son entregent ; le héros déplore qu'il ne soit plus ce qu'il était pendant sa jeunesse.

Kafû séjourne aux États-Unis de 24 à 28 ans et en France de 28 à 29 ans : il passa enfin le milieu et la seconde moitié de sa jeunesse en Occident. Aux États-Unis, il étudia le français et travailla au consulat du Japon et dans la succursale à New York d'une banque japonaise et en France, il travailla dans la succursale à Lyon de la même banque. Mais avant son séjour en Oc-

1) L'auteur de cet article traduit : Nagai Kafû, *Furansu monogatari*, Tokyo, Iwanami-shoten, coll. Iwanami-bunko, 2002, p. 163–179.

cident, il débuta dans le monde littéraire, il observerait donc l'Amérique et la France en tant qu'écrivain. « Ma visite d'une statue de Maupassant » révèle son admiration pour le maître de la littérature française du XIX^e siècle. C'est son père qui voulait le faire entrer dans les affaires, tandis que son ambition littéraire était ferme²⁾.

Somme toute, l'amour, l'art et la liberté l'emportent sur le travail pour Kafû et c'est la littérature qui est sa meilleure façon de représenter ces valeurs. De 28 à 29 ans, l'écrivain est à la fin de sa jeunesse pleine de rêves artistiques, tout en perfectionnant, en France, son esthétique.

2) Voir Akiba Tarô, « Kaisetsu [Commentaire] », *Bokutô-kitan [Une histoire singulière à l'est du fleuve]*, Tokyo, Shinchô-sha, coll. Shinchô-bunko, 1951 ; 2011(réédition), p. 129–130.

« Un dîner » des *Histoires françaises* de Nagai Kafû traduit du japonais par Takeo Yamamoto

Quoique tous les poèmes de *Tang-shi-xuan*³⁾ et de *San-ti-shi*⁴⁾ que j'avais autrefois récités m'échappent au fur et à mesure que les pensées et le goût de l'époque changent, je me rappelle encore, parfois, les deux premiers vers de Gao Qi⁵⁾ : « Je regrette longtemps 10 ans de séparation entre moi et mon ancien ami, tout en retournant à moitié à la terre, à moitié au ciel », grâce à ma situation de voyage sans doute.

En Occident, c'est Verlaine qui aurait pu composer ce type de poème, car cela a quelque chose de doux et de triste comme la musique.

Moi et un ancien ami qui nous étions séparés, et qui étions très loin l'un de l'autre, nous nous sommes presque plus rappelé et, encore 5 ou 6 ans passa. Cette année-là, c'est le moment où j'ai visité la ville de Lyon, en faisant un voyage en Europe. J'ai retrouvé un ancien ami qui est devenu l'administrateur d'une banque japonaise dans cette ville, par hasard.

Le lieu est le logement de la banque pour son président. Ce soir-là, on m'a invité à sa soirée : je me suis mis à table, le président m'a présenté, l'un après l'autre, trois employés de banque et deux commerçants de soie grège de Yokohama séjournant à Lyon, qui se sont tous également mis à table avec moi.

« Ah bon, vous connaissez monsieur Takeshima depuis longtemps ? »,

3) *Tang-shi-xuan* est une anthologie de poèmes des Tang, composée sous la dynastie Ming.

4) *San-ti-shi* est une anthologie de poèmes des Tang, composée sous la dynastie Song du Sud.

5) Gao Qi (1336–1374) est un poète chinois.

dit le président, en se tournant vers un de mes anciens amis.

« Oui », dit carrément Takeshima, puis il reprit avec un sourire diplomatique : « Vous faites du tourisme ? C'est très bien. Vous avez séjourné assez longtemps à Londres... je vois. Vous avez visité Paris aussi ? Certes, cela vous a bien plu. »

Une si courante flatterie en l'air, qui serait devenue presque sa seconde habitude, que j'ai entendu de la bouche d'un ancien ami qui avait eu une libre discussion avec moi, m'a confirmé dans mon impression réelle sur le fonctionnement du pouvoir mystérieux de « la société » et de « la vie ».

Si nous nous retrouvions dans 5 ans, je ne pourrais pas du tout reconnaître ce qu'il était lorsqu'il gouverna aux régates à Mukôjima⁶. Sa physiologie et son apparence de même que sa façon de parler ont étonnamment changé. Il porte un veston du dernier modèle, rayé et croisé, auquel s'attachent des choses immodérément brillantes : chaînette d'or, broche, bague, boutons de manchette. Les commerçants et les employés japonais à Londres et à New York en général croient fermement qu'il faut tout d'abord se préoccuper de leur apparence pendant leur séjour à l'étranger et que si seulement elle est belle, ils pourront admirablement maintenir leur dignité de la nation japonaise — j'ai compris que la même idée dominerait tellement fort la tête de ce résident japonais à Lyon.

L'épouse du président est bientôt apparue pour servir, sur la table, des plats qu'on dit qu'elle avait faits et du *saké*.

Ils commencent, tout de suite, à se servir à boire comme d'ordinaire. L'un dit : « J'ai déjà bien bu. Si j'en prends trop comme cela, je ne pourrai plus faire de commerce demain », mais l'autre lui répond, en voulant lui faire boire de force : « Vous n'aimez pas être servi par un homme ? » : parmi ces *gentlemen* résidant en Europe, se poursuivent, comme sans fin, une succes-

6) Mukôjima est un quartier de Tokyo près de la Sumida, fleuve sur lequel ont lieu des régates.

sion de propositions et de refus tumultueux, mille fois répétés par des gens innombrables dans des restaurants, des banquets, des salons de thé aux *geishas*, des maisons closes dans le Japon entier. Bientôt le visage devient rouge et le souffle puant. Le président, se retournant vers ses hommes employés de banque, dit avec une gaieté affectée : « Alors, vous ne voulez pas ? Faites un petit numéro en révélant un don caché, par ordre... »

Son épouse dit : « Vous commencerez, monsieur Takeshima. »

Il refusa : « ça m'a étonné, madame », en faisant des gestes qui évoquent le conteur de *rakugo* Enyû en scène, mais son trouble artificiel ne s'accorde comiquement pas du tout avec ses lunettes à monture d'or et sa moustache en croc, frisée à la française, et provoque même une sorte de dégoût à mes yeux.

Takeshima, remettant le tour à plus tard, dit à un des commerçants de soie grège assis à côté de lui : « Alors, vous vous y habituez, on voudrait en voir un », et celui-ci également, le remettant à plus tard, affirme à un autre employé de banque : « J'ai parfois entendu votre nom au quartier Chitose à Yokohama. »

Le sujet a changé pour concerner les *geishas*. Puisque les prix augmentent aussi au Japon, on ne pourrait plus les payer bon marché... comme cela, on commence le sujet sur le règlement à la maison de thé aux *geishas* ou au restaurant. On compare des grisettes aux *geishas*. Après diverses discussions, on conclut enfin qu'on est plates, insipides, rapides, trop calculatrices... en Occident.

Le repas est fini. L'hôte ramène tous les invités au salon où ils fument des cigares. La bonne française apporte des fruits et des verres de cognac et s'en va.

L'un dit, en la regardant s'éloigner : « Elle n'est pas mal. »

« Je vous la présente ? », dit l'hôtesse en riant.

Un des commerçants de soie grège lui demande : « Elle travaille depuis

si longtemps chez vous ? »

« Déjà depuis près de trois ans », lui répond-elle.

On se met à parler du salaire de la bonne. Puis, il s'agit du coût de la vie des Japonais en France. Alors, la femme du président dit, ayant aussitôt un ton assez ardent, citant des exemples de différents domaines, faisant parfois une digression pour revenir plusieurs fois à son sujet, que l'indemnité de résidence donné par le siège social de la banque à Tokyo ne suffit pas pour conserver bien, malgré tout, sa dignité comme le président d'une banque japonaise, au nom de l'état, tout en évitant de faire ricaner les étrangers, et le président aussi explique longuement la relation entre les succursales à l'étranger et le siège social, bien que personne ne le lui demande.

Naturellement, on parle également de l'indemnité de séjour des consuls et des diplomates de l'Empire du Japon à mesure que la conversation avance. On évoque aussi les employés de banque se déplaçant en Allemagne et en Angleterre, mais comme c'est un sujet concernant les étrangers, personne n'est au courant au point d'en disserter en citant des exemples précis, on parle enfin principalement des différences entre les indemnités des fonctionnaires et celles des employés de banque ou des employés de bureau. Les employés de banque, dont Takeshima, se demandent combien coûtent leur pension, les dépenses vestimentaires, le coût du charbon en hiver pour la lumière, bien qu'ils travaillent tous dans la même banque, comme ils semblent se plaindre, indirectement mais avec ardeur, d'une difficulté des économies au président, enfin l'un grogne même, comme un soliloque : « Cela ne concernerait pas seulement les banques, mais aujourd'hui, pas comme autrefois, la prime de tous les six mois n'augmente plus d'année en année, par exemple. »

Alors, le président, lui, raconte la vie de l'employé de banque d'il y a 10 ou 20 ans, pour leur apprendre qu'on n'était pas toujours heureux même dans le passé et qu'il a surmonté, lui-même, de nombreuses difficultés comme

eux.

Son histoire paraît s'arrêter là, mais maintenant il se met à parler de la carrière et de la lignée des personnages mentionnés dans le récit de son passé : quelqu'un a eu une réussite rapide grâce à tel supérieur pour aller dans un lieu s'occuper actuellement d'une chose ; l'épouse de tel monsieur est la fille ou la parente de tel comte ou de tel grand commerçant. Si l'un appelle, par erreur, au cours de la conversation, le marquis *** le comte ***, un autre le corrige sévèrement, tout de suite, comme une grande affaire : le comte *** est marquis, il l'est devenu après la guerre. On dit que tel aristocrate ou tel millionnaire a deux filles ou en a trois, et certains se demandent si leur mère est l'épouse légitime. Tout à coup, il s'agit de l'article concernant un concours de beauté dans un journal récemment arrivé du Japon. Pourquoi la photographie japonaise n'est-elle pas nette comme celle de France ? Ici apparaît la théorie du culte radicale de l'Occident. Par ailleurs, l'un, montrant une nature ironique propre au peuple japonais, essaie d'oser révéler toutes les coulisses, tout en disant que ce n'est qu'une annonce de recherche du gendre pour laquelle les candidates envoient elles-mêmes leur portrait photographique au bureau du journal pour le lui faire publier, malgré le nom du recrutement des jolies femmes.

Voilà ce que j'ai entendu, depuis le moment où je m'étais mis à table à sept heures du soir jusqu'à dix heures passées du soir.

* * *

Avec tous les gens, j'ai quitté la résidence, après avoir remercié le président et son épouse.

Le soir estival en août est inexprimablement bleu, le vent passant parmi la rangée d'arbres de l'avenue est froid, on a levé les yeux vers le ciel étoilé, qu'on trouve vraiment large et agréable, parce qu'on a été longtemps enfermé dans des voix de la causerie et la fumée de cigarettes. On aperçoit des lu-

mières fraîches par les fenêtres largement ouvertes des deuxième et troisième étages des bâtiments des deux côtés dont la plupart des boutiques aux rez-de-chaussée sont fermées, sauf le bureau de tabac dont la lumière rouge sous l'avant-toit est éclairée. On voit également des ombres humaines qui se parlent en regardant le soir sur des balcons décorés avec des jardinières. Aux cafés de coins, comme chaque soir, de nombreuses personnes, qui prennent le frais du soir, regardent la rue, tout en bavardant sous des lumières claires.

C'est une nuit d'été de France où on voudrait marcher même sans dormir. Je n'avais pas pu librement renouer une ancienne amitié dans le festin du président, j'ai donc cru qu'il serait vraiment joyeux de me promener avec Takeshima que j'avais retrouvé après 10 ans de séparation, tout en nous parlant avec franchise du passé.

Juste à ce moment, ayant passé l'avenue, nous sommes arrivés à la place de Morand, celle qui se trouve près d'un pont traversant le Rhône. Les commerçants de soie grège et un des employés de banque, disant qu'ils prennent pension, en été, dans les faubourgs, ont suivi le tram qui passait et y ont sauté.

Takeshima crie : « Il ne faudrait pas vous presser tellement de rentrer chez vous. S'il n'y a plus de tram, vous aurez des voitures à cheval, vous aurez des logements de vos maîtresses où vous passez la nuit, partout à Lyon. Quels types moroses ! »

Je ne m'en suis pas aperçu, mais il serait assez ivre. Sa sortie aurait, d'un seul coup, libéré l'ivresse qu'il avait contenu devant le président. Takeshima a fait claquer sa langue tout en regardant le tram s'éloigner, mais il s'est tout de suite aperçu que moi et les autres collègues étions debout pour se retourner vers nous,

« Promenons-nous. Je ne pensais pas que je serais tellement soûl. Je suis rougeaud ? », nous demande-t-il.

« Tu n'aurais pas du tout bu autrefois. », lui dis-je inconsciemment,

mais je ne sais comment Takeshima, lui, l'a considéré, il me répond, d'un ton semblablement mécontent, avec des mots violents à cause de son ivresse : « Écoute. Entre autrefois et aujourd'hui, il y a une différence. On ne peut parler, de la même façon, de la vie étudiante et de celle d'aujourd'hui où on gagne sa vie dans la société. »

Il se retourne vers un collègue debout en silence et lui dit : « Monsieur Takada, il vous faudrait vous exercer à boire. Il ne serait pas nécessaire de boire beaucoup, mais on ne boit pas une goutte comme vous, cela vous défavorisera désormais vraiment dans vos relations sociales, vous habitez en France déjà depuis près de six mois ? Pourtant vous ne pouvez pas boire un bock de bière, pas question. »

« Oui. Je vais, peu à peu, m'exercer », dit le jeune homme appelé Takada, se forçant, évasivement, à rire.

Il aurait 22 ou 23 ans, il semble qu'il soit devenu employé de banque après être sorti d'une école commerciale dans une région pour être bientôt envoyé en France, et que Takeshima, devenu son aîné, son supérieur, lui fait de sévères remontrances à son tour, comme on le voit souvent dans cette sorte de société.

J'interviens dans leur conversation : « Depuis combien d'années habitez-vous en France, Monsieur Takeshima ? »

« Moi ? », et après un instant de silence, il dit vraiment avec solennité : « J'ai déjà passé cinq ans, cet hiver. »

Alors, Takada, jeune et timide, semble très choqué par le nombre d'années, cinq ans accomplis, puisqu'il passe une période où on a le mal du pays presque juste après avoir quitté son pays natal, et dit : « On doit vraiment rester tellement longtemps, sinon ça ne va pas, n'est-ce pas ? Alors moi, je ne pourrais jamais savoir combien d'années il faut pour comprendre les Occidentaux. »

« C'est normal que ça ne va pas, si l'on reste toujours enfermé dans la

maison, comme vous, on doit essayer de les fréquenter », lui répond Takeshima.

Juste à ce moment-là, nous sommes arrivés au quai du Rhône, en face de nous, au-delà du pont Morand, les lumières de l'autre côté se reflètent joliment dans l'eau, depuis toute la côte jusqu'aux maisons sur la hauteur de la Croix-Rousse se dressant au loin à droite, on voit tout se tenir debout, enveloppé de vapeur de couleur légèrement argent, sous le ciel clair d'été, comme un rêve. J'ai, tout de suite, oublié l'existence des deux pour marcher sur le pont, me grisant simplement d'air nocturne.

« Eh ! Monsieur Takada, le mal du pays ne va pas bien à l'homme. Je vous emmènerai dans un bon lieu, ce soir. De toute façon, il faut entrer parmi les Occidentaux et on ne doit plus être timide avec les femmes occidentales. »

On veut inviter, même de force, celui qui a refusé, à aller à un endroit, il me semble que c'est une habitude des gens d'une telle société.

« Nous nous sommes retrouvés après une longue séparation, ce soir, n'est-ce pas ? Donc on va boire joyeusement ! »

J'ai à peu près compris où il voulait aller. J'ai également deviné que la vie et le caractère de Takeshima étaient devenus totalement différents des miens, mais il ne m'est naturellement pas nécessaire de refuser, j'ai donc accepté son invitation pour être conduit où il va.

* * *

Après avoir traversé le pont Morand, dès qu'on est arrivés devant l'Opéra municipal, Takeshima a appelé un fiacre. Ce dernier va tout droit dans la rue de la République, la plus grande de la ville de Lyon, passe à côté de la chambre de commerce, apparaît sous le monument de Carnot, président assassiné, tourne à droite au carrefour où il y a encore beaucoup de passants, tout à coup s'arrête devant l'entrée d'un bar comme le pub en Angleterre,

peu après être entré dans une ruelle sombre.

Pendant que Takeshima paie le cocher, je me suis dressé pour regarder l'entrée dont le mur peint représente le nom de la maison, *London House*, expressément en anglais, au-dessus du drapeau national du Royaume-Uni et de celui des États-Unis avec lesquels on voudrait se faire remarquer de par son métier ; le vitrail posé à la porte montre, je ne sais pourquoi, deux cygnes dans le bassin devant le bois vert. Les lumières de l'intérieur rendent ces dessins encore plus éclatants et séduisants, à cause de la pénombre de la ruelle.

Tout en entendant le fiacre s'arrêter, un homme en veston noir qui semble le chef de serveurs, a ouvert, depuis l'intérieur, la porte montrant les cygnes.

Quand on entre, les lumières brillent brusquement. La fumée de cigares. L'odeur d'alcool. Le parfum de femmes. Le son du ventilateur électrique qui tourne l'air chaud et humide. Un morceau de guitare qu'exécutent, finement et rapidement, quatre ou cinq Italiens portant des vestes rouges napolitaines et des culottes, au coin de la salle. Les hommes et les femmes, certains, assis sur des tabourets hauts de bar ronds, s'appuient sur le comptoir à l'américaine, situé à un côté de la salle, d'autres s'installent posément aux tables rangées.

Dès que Takeshima a pris place, il a demandé aux deux, en regardant leur visage : « Qu'est-ce qu'on va boire ? », puis il a commandé au serveur qui restait immobile à côté de lui : « Du champagne... très sec. »

« Ici, c'est votre bar préféré ? », lui demande-t-on.

Takeshima lui répond : « Ce n'est pas forcément », et tout en regardant les femmes qui se mettent à table autour de lui, il reprend : « De toute manière, l'on boit près d'ici, cela n'a rien de déshonorant. Enfin, ici n'est pas la meilleure maison... »

Le serveur a apporté une champenoise enveloppée d'une serviette, et a montré, avant de la déboucher, à Takeshima, le signe et la marque figurant sur

l'étiquette, alors il parle à voix basse, comme en se flattant de s'y connaître, et fait oui de la tête. Le serveur montre obliquement son dos pour déboucher la champenoise, puis il en verse soixante-dix pour cent dans des coupes à champagne et met la bouteille dans le seau rempli de glaçons, s'en allant.

Takeshima dit : « Allez, on y va — *À votre santé !* » et lève sa coupe le premier pour trinquer avec Takada.

Après avoir bu une gorgée de champagne comme un médicament, Takada regarde successivement, comme un enfant curieux, les hommes et femmes faire la fête tout autour, différentes bouteilles rangées sur l'étagère toute décorée de rubans et de fleurs artificielles derrière le comptoir, des tableaux de publicité de vin ou de cigare, joliment accrochés aux quatre coins des murs : « Léon, champagne », « White », « Robert ».

Je mets mon verre sur la table et je commence à sortir des cigarettes de la poche. S'en ayant aperçu, Takeshima me dit : « Pardon, pardon, alors, voici beaucoup de cigarettes » et me tend et ouvre un étui d'argent à cigarettes en le faisant claquer.

Ce ne sont pas des cigarettes françaises, mais celles importées d'Égypte considérées comme très luxueuses dans ce pays. Dès que j'en ai tiré une, Takeshima a frotté une allumette pour me la tendre. C'est tellement rapide que je suis simplement stupéfait pour lui répéter, sans le vouloir, devant son acte : « Tu as vraiment changé. »

« C'est normal. Je suis différent de toi. Moi, je dois prendre les responsabilités des tâches de chaque jour, et ce n'est pas tout. J'ai également différents gêneurs au Japon. »

« Qui sont les gêneurs ? »

« Ma femme. Je ne pourrais pas l'abandonner, je dois donc envoyer une certaine somme d'indemnité chaque mois. »

« Pourquoi tu ne l'appelle pas en France ? »

« On ne peut jamais faire cette sorte de bêtise. »

« Pour quelle raison... ? Le président aussi habite avec sa femme. Si tu dis que tu appelles ton épouse pour habiter avec elle, ta banque t'accordera une indemnité considérable. »

« Non, non. Le monde ne progresse pas encore tellement. Les allocations familiales concernent le président seul, les autres n'y ont pas le droit. »

« Bon, alors, on ne doit pas forcément demander les allocations. Tu pourrais habiter avec ta femme, avec ton salaire seul, non ? »

« Si, probablement. Si on économise un peu, ça marchera. Mais cet acte est plutôt mauvais par rapport à la banque. »

« Pourquoi ? »

« Si je peux nourrir mon épouse aussi avec l'indemnité pour moi seul, cela reviendrait enfin à avertir la banque que j'ai tellement obtenu trop de prime depuis 5 ans, jusqu'à aujourd'hui. »

« Pourquoi pas, même si c'est vrai ? »

« Absolument pas. Si je fais cela, je serai perdant pour tout. Enfin, d'abord, cela influe sur l'indemnité. L'individu dit l'inspecteur au siège social à Tokyo a l'œil sur des points assez minutieux. »

« Ces circonstances compliquées me persuadent de ce que tu m'as dit. Mais j'ai pitié de ta femme. Elle garde la maison déjà depuis cinq ans, n'est-ce pas. Désormais, tu vas rester ici combien d'années. »

« Je ne sais pas encore combien d'années je resterai. Mais les Japonaises, elles, ne se tourmenteraient pas tellement pour la garde d'une maison. Moi, je verse la prime pour elle chaque mois, elle va donc peut-être parfois au théâtre, tout en vivant assez aisément. »

Tout à coup, j'entends la voix de femmes pour me tourner vers elles, trois femmes fardées, disant, en japonais, « *Konbanwa* (Bonsoir) ! », serrent la main d'abord à Takeshima, puis au reste et s'asseyent près de nous.

L'une demande à Takeshima : « Vous revenez tous du Casino (le nom d'un théâtre de variété) », mais il secoue la tête seulement et me dit d'un air

fier : « Quand on voit une champenoise, même une femme que je ne connais pas s'approche de moi, cela me gêne. »

« Monsieur Takeshima, donnez-m'en une. »

« Cigarette ? », lui demande Takeshima et il lui tend un étui d'argent à cigarettes.

L'une qui semble le mieux connaître Takeshima paraît se serrer contre lui et lui demande : « Comment va votre ami qui est venu ici l'autre jour ? Il était vraiment gentil. »

« Qui est-ce ? », lui demande une autre.

« Un client de Jeanne. »

« Les hommes japonais seraient toujours tous propres. C'est vraiment chic », dit la première femme, tirant sans gêne la broche du col de Takeshima, et elle reprend : « Je le voudrais aussi. Quelle habileté ! Où l'avez-vous achetée, Monsieur Takeshima, à Lyon ? »

Le jeune Takada, qui est confus avec embarras depuis tout à l'heure, ouvre et ferme sans cesse du bout des doigts, en crépitant, l'étui d'argent à cigarettes posé sur la table.

S'en étant aperçu, Takeshima lui dit : « Hé, monsieur ! Ne le détruis pas. Le ressort doit être abîmé, cela me gêne. »

« Pardon, pardon, je ne m'en suis pas rendu compte par mégarde », lui dit Takada confus.

Bien qu'elles ne comprennent pas le japonais, son étrange attitude lui fait demander en riant aux femmes : « Qu'est-ce qu'il y a, alors ? »

« Il dit que si tu étais plus jeune, il voudrait faire de toi sa maîtresse », dit Takeshima, pour déguiser son embarras.

« Qui ? C'est lui qui a dit ça ? »

« Il ment, il ment », dit Takada rouge comme le feu.

Je serais même déçu depuis tout à l'heure que Takeshima et moi n'ayons pas l'occasion de nous souvenir de nos années d'études d'autrefois à cause

de nos vies différentes. La situation du jeune Takada me fait vraiment pitié. J'ai commencé à vouloir que nous nous en allions d'ici, si possible, en laissant Takeshima seul entre les femmes.

Heureusement, deux hommes japonais sont apparus en se mêlant à la foule d'hommes et femmes qui entrent et sortent sans cesse.

« Oh, monsieur Takeshima, vous êtes toujours énergique. »

Selon Takeshima, les deux sont des marchands de Kobe, qui tiennent leur magasin de produits japonais dans cette ville.

Après avoir bu, à nouveau, deux ou trois verres, je suis enfin parti, avec Takada, de ce *London House*, sous prétexte qu'il était tard.

Le quittant à mi-chemin, je traverse, tout seul, un pont sur le Rhône nocturne.

En comparaison de la Seine à Paris, il est plus large et les maisons sur ses deux rives sont moins élevées, cela fait penser tout voir, ensemble, dans la nuit claire d'été : un grand ciel serein, un cours du fleuve triste, la vue de ponts qui enjambent l'amont et l'aval. Il n'y a plus de passants. Le son du torrent, qui heurte un petit bateau lavoir et un bateau couvert de bain de fleuve amarrés au bas de la digue de pierre, et l'avant-bec du pont, résonne seul, comme il me pénètre jusqu'au cœur. En aval, au loin, près du dôme de l'université de Lyon se dressant noir, on a vu un train de nuit vers le sud de la France passer sur le pont de chemin de fer. Deux, trois étoiles filantes tombent.

Je suis rentré chez moi, me ressentant solitaire et triste, comme si j'avais perdu tous mes amis sur toute la terre, avec qui je dois parler.